

VENDREDI

HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

17 Décembre 1937

FONDÉ PAR DES ÉCRIVAINS ET DES JOURNALISTES ET DIRIGÉ PAR EUX

114

3^e Année. - N° III - Le N° 1 fr. - 7, Bd Haussmann, PARIS - Tél. Provence 79-30 - Chèques Postaux 1904-19

Lettre ouverte à André Gide

Je sais que tout est pur < purs et qu'ils peuvent entrer parfois sans méfiance comme sans vraie responsabilité dans d'assez laides combinaisons. J'espère pourtant — et une telle espérance fait que nous vous gardons toute notre amitié — que vous n'êtes pas ces jours-ci trop content de vous-même, que vous vous sentez quelques scrupules, et que vous constatez enfin tout le péril qu'il y a à réduire, comme vous le faites depuis quatre ans, la révolution mondiale à n'être que la « nouvelle nourriture » d'une curiosité aussi vaine qu'exigeante, et à ramener ses péripéties et ses drames aux seuls événements de votre seule personne.

Cette façon toute personnelle d'enviesager la politique, cette politique que j'appellerais biographique à laquelle vous vous entendez mieux qu'à la politique tout court, vient de vous entraîner à blesser gravement des écrivains, des hommes auxquels vous prodiguez les déclarations d'amitié. Il faut bien qu'ils vous en disent leur étonnement. Vous n'avez pas craint d'écrire publiquement que *Vendredi*, c'est-à-dire André Chamson, Andrée Viollis et moi-même, vos amis — vous l'affirmiez hier encore — vous avions refusé « la liberté de la pensée et de l'expression de la pensée ». Il est vrai, vous nous mettez dans une grande et abondante compagnie. Vous dénoncez des journaux, des organisations, la Ligue des Droits de l'Homme elle-même... J'imagine qu'à ce point de votre énumération, vous eûtes une hésitation, une pensée pour l'amitié. Vous avez levé en l'air votre stylo. Quelques secondes. Et puis, cédant décidément aux exigences de la politique biographique, vous avez écrit : *Vendredi*. Je vous laisse juge, André Gide, de l'opération. J'ai quant à moi un autre sens de ce que commande l'engagement amical.

Qu'un sectaire d'une secte d'autant plus sectaire qu'elle est plus impuissante, qu'un partisan fanatique et aveuglé par la discipline de son parti, qu'un mauvais écrivain à qui on refuse sa copie, qu'un imbécile enfin juge que *Vendredi* n'est pas libre, et qu'il appelle servitude tout ce qui justement dans ce journal libre n'est pas à son propre service, nous le comprenons, André Gide. Je dirais que nous le subissons. Mais vous !

Il n'est pas un homme en France qui sache mieux que vous ce que nous ne cessons de faire ici pour la liberté, quels sacrifices de tous ordres nous lui consentons, quelle dépense il se fait ici de foi, de courage et de désintéressement. Personne n'a vu de plus près que vous le combat que nous livrons tous les jours pour elle, pris entre les individus, entre les sectes, entre les partis, qui, chacun, voudraient tirer ce journal à lui. Totalement libres, parce que pauvres, voilà ce que nous sommes. Et vous le savez bien, André Gide, et que nous servons la liberté comme seuls des pauvres peuvent la servir. Il n'est personne à qui nous nous soyons davantage confiés qu'à vous-même, personne avec qui nous ayons plus souvent examiné ce que sont les dures conditions de la liberté précisément. Et c'est vous qui nous accusez ? Seriez-vous à vous seul une secte, un parti, et sera-t-il dit que des hommes, un journal ne sont pas libres parce qu'ils n'acceptent pas de servir vos rancunes personnelles, ni de vous suivre dans vos vagabondages et vos erreurs ?

Sérieusement, je ne pense pas, quant à moi, avoir rien à apprendre de vous pour ce qui est du service de la vérité et de la liberté. Je n'ai pas attendu votre exemple pour admirer ou pour examiner d'un point de vue critique la

plus généreuse expérience humaine que l'histoire contemporaine nous propose, la construction socialiste en U. R. S. S. Je n'ai pas attendu la publication de votre *Retour d'U. R. S. S.* pour protester ici-même dans *Vendredi* (prenez-y garde), contre ce que j'appellais « la mort inutile », contre les procès de Moscou (1). Je me suis seulement efforcé, dans l'éloge comme dans le blâme, de garder quelque mesure. Nous vous avons vu si discipliné, il y a trois ans, André Gide ! Nous vous voyons maintenant si indiscipliné ! Quand donc êtes vous vous-même ?

Pour moi, lorsqu'il y a trois ans, vous chantiez le dithyrambe, je souriais.

Maintenant que vous chantez la palinodie, je souris encore. Je n'attribuai jamais, vous le savez, à votre pensée politique aucune importance. Je ne vous ai suivi dans aucune de vos erreurs. J'ai constamment pensé que vous étiez le plus mauvais témoin qui fût en matière politique, et j'ai d'autant plus regretté que, des propagandes inverses s'emparant tour à tour de votre nom, vous laissiez tant de jeunes hommes s'égarer à votre suite et user leur jeunesse et leurs forces dans l'affirmation et la dénégation alternées. Vous déclarez à présent : « La politique n'est pas mon fort. » Pourquoi donc en avez-vous fait ? Que ne vous êtes-vous rendu compte plus tôt de votre incompétence ! Les « erreurs » successives des grands hommes n'engendrent chez ceux qui les suivent que la faiblesse et le dégoût.

(1) Cf. *Vendredi* du 16 octobre 1936 (Devoirs de la France) et *Vendredi* du 5 février 1937 (La mort inutile).

Pour revenir à nous, à mes amis, à *Vendredi*, si, selon votre propre aveu, vous n'entendez rien à la politique, pourquoi donc vous aurions-nous pris pour guide? La fonction de *Vendredi* n'était assurément pas d'ajouter au trouble que vous jetiez inconsciemment et en toute incompétence dans les esprits. En ce qui concerne l'U. R. S. S. par exemple, nous n'avions point à tant condamner parce que nous n'avions jamais tant approuvé. De violentes amours ont pu faire place en vous à de violentes haines. Jamais vous ne fûtes libre, si la passion n'est pas la liberté. Pour nous, nous pouvons continuer de penser à nos camarades de là-bas avec sympathie et en toute liberté, et nos exigences à leur égard ne sont toujours que les exigences de l'amitié.

C'est donc à penser, cher André Gide, que vous avez fait de la politique comme on fait de la littérature. Pour la découverte de vous-même. Nous avons, c'est un fait, à *Vendredi*, un autre sens que vous de l'engagement politique, un autre sens de la fidélité. Chacun de nous ne se préfère pas à tout, à *Vendredi*, à la révolution, à l'univers. La pensée ne nous quitte jamais que nous sommes dans un combat.

Rappelez-vous cette conversation que nous avons eue l'autre soir. Vous décidiez que *Vendredi* n'était pas libre puisqu'il refusait de s'engager à votre suite dans une querelle entre vous et les *Isvestia*, à propos des communistes et des anarchistes espagnols. Je vous expliquais qu'il s'en fallait de tout que j'écrive et publie moi-même dans *Vendredi* tout ce qu'il me plairait d'y écrire ou d'y publier. C'est que je ne me préfère pas à *Vendredi*. J'ai la modestie nécessaire. Et ainsi en va-t-il, dans notre équipe, pour chacun de nous. Aucun de nous ne saurait dire tout ce qu'il veut, cédant à sa préférence et à sa passion. Je vous suppliais d'avoir la même modestie, étant bien entendu que cette modestie, devenant la vôtre, me semblait devoir être beaucoup plus noble et plus chargée de mérite, car j'ai le sens aussi des différences et valeurs. Je vous suppliais de penser que nous étions tous tout à la fois libres, en effet, mais responsables, et qu'ainsi notre liberté ne pouvait être la dernière fantaisie de notre seul esprit. Vous n'avez voulu rien entendre. J'ai regretté très sincèrement que vous ne puissiez préférer à votre propre cause la cause de *Vendredi*, la cause du Front Populaire. Ce sont de telles préférences qui, après tout, dans un sens ou dans l'autre, mesurent les hommes. Mais venons à des choses plus hautes.

André Gide — il faut bien que je vous le dise, puisque tant d'années d'amicale collaboration ne vous l'ont pas appris — pour nous, quand nous composons *Vendredi*, nous ne pensons pas à composer notre biographie particulière. La politique n'est pas pour nous biographique. Nous ne sommes préoccupés que de servir, chacun selon nos moyens, une cause commune. Nous sommes des hommes libres, non pas soumis, mais engagés. Comprenez-vous cela, André Gide? Nous n'écrivons pas comme un rentier pour des rentiers, comme un pur esprit pour de purs esprits, comme un dilettante dispensé de tout pour d'autres dilettantes dispensés de rien. Nous ne voulons être dispensés de rien et nous écrivons pour des hommes que nous savons n'être dispensés de rien. Enfin, nous écrivons comme des camarades pour des camarades, décidés tous ensemble à vaincre les mêmes fatalités. La liberté que nous prétendons défendre, plus encore

que la nôtre, est la liberté des autres. Des autres, entendez-vous, à qui les fantaisies de nos petites personnes, si grandes soient-elles, sont légitimement indifférentes. André Gide, nous ne ressemblons pas du tout à votre Lafcadio, votre héros favori sans doute. Nous avons horreur de l'acte gratuit. Nous sommes engagés, encore une fois.

Je suis engagé avec Violis, avec Chamson. Et nous sommes tous trois engagés avec d'innombrables camarades dans le même combat. Et parce que nous sommes engagés, parce que nous savons que nous ne gagnerons pas les uns sans les autres, parce que nous savons que si les uns perdent, les autres aussi perdront, tous perdront, nous ne souhaitons pas que les uns perdent et que les autres gagnent, les socialistes ou les blumistes ou les zyromskistes ou les pivertistes ou les communistes ou les souvariniens ou les trotskistes, ou les pacifistes, ou les radicaux. Nous voulons que tous gagnent. Nous avons fondé ce journal dans le mouvement mystique du Front Populaire. Nous restons fidèles aux principes de sa fondation. Pris entre trois grands partis, totalement libres à l'égard de ces trois partis, dévoués à tous les trois, nous avons eu souci de servir la cause qui leur était commune, négligeant les querelles qu'ils pourraient se faire les uns aux autres, évitant de donner de l'importance à ce qui pouvait les diviser, et pour cela les ménageant tous les trois, le radical comme le communiste, comme le socialiste.

Parce que les communistes ne vous ménagent pas, vous avez décidé en vous-même, André Gide, que nous avions tort de les ménager. Mais vous n'êtes pas le Front Populaire, André Gide! Devions-nous épouser toutes vos querelles? Vous n'avez remarqué que nos ménagements envers les communistes. D'autres inversement nous accusent de nos ménagements envers les socialistes, envers les radicaux. C'est qu'avant de porter un coup à tel ou tel homme, à tel ou tel parti, Violis, Chamson et moi-même, nous réfléchissons, cher André Gide, homme des voyages et des retours, nous hésitons longtemps. Nous ne préférons pas à la liberté des autres notre gloire, nous ne préférons même pas notre vérité.

Je dis bien notre vérité. Car pour la vérité nous la préférons à tout, André Gide, à ce point optimistes que nous croyons qu'elle seule peut assurer la liberté et le bonheur des hommes. Mais

nous ne sommes pas prêts comme vous à confondre la sincérité et la vérité. Parce que vous êtes un homme sincère, vous vous croyez un homme vrai! Pour nous, nous savons bien que notre vérité n'est pas la vérité. La vérité n'appartient pas à chacun de nous. Elle appartient à tous. Il faut compter avec le bon sens, les réflexions de tous, et c'est à cette condition seulement qu'elle finira par vaincre.

Notre profession d'intellectuels fait que le sens de la vérité ne nous manque pas, André Gide. Nous voudrions que ne nous manquât pas non plus le sens du combat. J'ai appris de Nietzsche que les vraies pensées coûtent toujours. Ce qui gêne parfois dans les *Isvestia*, c'est qu'elles semblent ne vous coûter rien.

Il me reste à vous dire le regret profond que j'éprouve d'avoir dû écrire, publier cette lettre. Je le devais à ce que vous et moi appelons précisément la vérité. Il y a longtemps que je pensais à vous écrire. Mais c'était une tout autre lettre, toute pacifique, « sur la ressemblance et la différence qu'il y a entre les hommes ». C'est un vieux débat entre nous. Mais, à la réflexion, je pense bien que si j'ai pu être amené à vous adresser la lettre que voici, c'est que jamais vous ne fûtes assez frappé par la ressemblance qu'il y a entre les hommes et par la cause commune que cette ressemblance établit entre eux. Ainsi avez-vous toujours préféré les causes particulières, qui vous semblaient définies et posées par votre propre personne, à cette cause commune. Et loin de moi l'idée de mépriser ces causes particulières. Je comprends qu'elles retiennent toute votre attention. Mais alors ne vous mélez pas de politique!

Un sort sur vous jeté vous a condamné à ne jamais sortir de vous-même. Vous êtes toujours resté à la porte d'autrui. Pour entrer dans autrui, peut-être faut-il bonnement accepter la pensée qu'on est, en effet, semblable à lui, si laid, si médiocre soit-il. C'est à quoi vous n'avez jamais consenti. Les causes communes ne peuvent être les vôtres. Pour moi, dans cet instant même, je pense avec reconnaissance à tout ce que je vous dois. Vos livres, votre vie m'ont enseigné mille choses précieuses, la curiosité, la fantaisie, la facilité, le détachement, le jeu, mais aussi la ferveur et la sincérité. Mais une gravité, sorte peut-être, m'a fait demander à d'autres maîtres de m'enseigner l'engagement difficile et la fidélité.